CRITIQUE, oratorio. PARIS, Salle Gaveau, le 13 novembre 2026. HAENDEL : Theodora. M. Lys, L. Davies, A. Coote, J. Chest… Monteverdi Choir, English Baroque Soloists, Christophe ROUSSET (direction)

Theodora, _oratorio_ de la maturité de Georg Friedrich Haendel, boudé par le public londonien de 1750 à cause de son lyrisme sombre et son absence de grandiloquence, a trouvé – en ce 13 novembre à la Salle Gaveau -, une incarnation d'une intensité bouleversante. Loin d'être une simple version de concert, la soirée a pris des allures de drame sacré, porté par une conviction collective qui a forcé l'admiration.

Dès l'*ouverture*, **Christophe Rousset** impose sa vision. À la tête des ***English Baroque Soloists***, le chef français déploie une lecture qui allie avec une rare intelligence le nerf dramatique et la transparence des textures. Point de rigorisme historiciste asséchant, mais une compréhension profonde de l'arche dramatique, où chaque articulation, chaque phrasé sert la narration. L'orchestre respire avec les chanteurs, et l'énergie rythmique impulsée par Rousset donne à cette

partition contemplative une tension constante, sans jamais forcer le trait. Trois jours après *Agrippina* (du même Haendel) au TCE, nous avons certainement assisté là à l'un des grands moments haendéliens de la saison.

La mise en espace de **Thomas Guthrie** mérite elle aussi d'être saluée pour sa délicatesse. Refusant de transformer l'*oratorio* en opéra conventionnel, Guthrie propose une théâtralité en creux, tout en suggestion. Les déplacements des chanteurs, tour à tour devant l'orchestre, au milieu ou sur les côtés, créent une dynamique visuelle qui éclaire les relations entre les personnages sans jamais écraser la musique. Les jeux de lumière, subtils et changeants, modèlent les atmosphères et donnent une profondeur supplémentaire aux moments d'intimité. La scène finale, où le chœur abandonne les codes chromatiques pour apparaître en vêtements de tous les jours, est une trouvaille d'une beauté saisissante : la distance historique s'efface, et le martyre de Théodora résonne soudain avec une actualité poignante.

Mais c'est d'abord par les voix que cette *Theodora* emporte tout sur son passage. La distribution réunie est tout simplement exemplaire, et l'on peine à imaginer meilleure équipe pour défendre ce chef-d'œuvre. **Iestyn Davies** est un Didymus d'exception. Dès son premier air, « *The raptur'd soul* », le contre-ténor britannique déploie un chant d'une pureté cristalline et d'une sensibilité rare. La voix est claire, la ligne parfaite, et l'expressivité touche au cœur. Dans « *Sweet rose and lily* », il suspend le temps, faisant de la contemplation de Théodora endormie un moment d'une tendresse infinie. Son duo final avec Théodora, « *Streams of pleasure ever flowing* », atteint des sommets d'émotion ; les deux voix se fondent en une étreinte sonore d'une beauté à couper le souffle, alors que les personnages, condamnés, regardent le ciel avant de quitter la scène chacun de son côté.



Face à lui, **Marie Lys** compose une Théodora d'une concentration remarquable. La soprano suisse, familière du rôle, trace avec une sensibilité extrême le chemin d'une fragilité qui se mue en une fermeté inébranlable. Si l'on a pu çà et là noter une légère réserve en début de soirée, la suite du parcours est une montée en puissance continue. Son « *With darkness deep* » est un moment suspendu, méditation sur la mort et l'espérance d'une intensité dramatique rare. Et que dire de « *Angels, ever bright and fair* », où la luminosité de son timbre et la justesse de son phraseo font vibrer la salle entière. Le duo avec Didymus, « *To thee, thou glorious son of worth* », trouve un équilibre parfait entre les voix et l'orchestre, l'un des pages les plus sublimes du répertoire haendélien.

Alice Coote apporte à Irène une autorité sereine et une profondeur de timbre qui font merveille. Sa voix, capable de robustesse comme de fragilité, donne au personnage une dimension spirituelle et humaine tout à fait prégnante. Dans « *As with rosy steps the morn* », son phrasé contemplatif atteint une délicatesse rare, tandis que « *Angels, ever bright and fair* » trouve sous sa conduite un équilibre entre luminosité et recueillement. Elle est la confidente idéale, celle qui soutient Theodora et porte l'espérance de la communauté chrétienne. **Guy Cutting** incarne un Septimius tout en lyrisme délicat. Son air « *Descend, kind pity* » est une pure merveille de chant, la voix est superbe, l'émission puissante et le phrasé d'une élégance rare. Il apporte au personnage ce mélange de noblesse et de vulnérabilité qui fait de son dilemme moral l'un des ressorts les plus touchants de l'*oratorio*. Enfin, **John Chest** campe un Valens d'une autorité solide et impressionnante. Le baryton-basse américain impose un timbre riche et une déclamation incisive qui donnent au

gouverneur romain une épaisseur inquiétante, sans jamais sombrer dans la caricature. Ses airs *« Racks, gibbets, sword and fire »* et *« Ye ministers of justice »* sont d'une puissance dramatique éblouissante, et son incarnation de la raideur impériale contraste de manière saisissante avec la douceur des martyrs.

Il serait injuste d'oublier les véritables piliers de cette soirée. Le **Monteverdi Choir** est tout simplement somptueux. Omniprésent, chantant sans partition, il incarne tour à tour la communauté chrétienne recueillie et la foule païenne déchaînée, avec un engagement et une charge émotionnelle inouïs. L'homogénéité des voix, la clarté des lignes et la précision de l'articulation rendent perceptible toute l'architecture contrapuntique de Haendel. Les chœurs *« Venus laughing from the skies »* et *« He saw the lovely youth »* comptent parmi les plus beaux moments de la soirée.

Les ***English Baroque Soloists*** ne sont pas en reste. Sous la baguette de **Christophe Rousset**, l'orchestre britannique offre une performance d'une transparence et d'une énergie rythmique exceptionnelles. La complicité entre les instrumentistes et les chanteurs est totale, et l'on sent une conception partagée du style, capable de préserver la délicatesse de l'écriture tout en maintenant la tension dramatique.

CRITIQUE, oratorio. PARIS, Salle Gaveau, le 13 novembre 2026. HAENDEL : Theodora. M. Lys, L. Davies, A. Coote, J. Chest… Monteverdi Choir, English Baroque Soloists, Christophe ROUSSET (direction). Crédit photo (c) droits réservés

OPMC / ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE MONTE-CARLO. Samedi 5 déc 2026. WAGNER / BRAHMS. Anja Kampe, soprano / Nathalie Stutzmann, direction

Pour son premier concert comme directrice musicale de l'OPMC, Nathalie Stutzmann propose un programme impressionnant, hautement romantique et germanique, d'autant plus familier qu'y paraît Wagner, … compositeur célébré aux vertiges orchestraux flamboyants et oniriques que la Cheffe française a dirigé à… Bayreuth. Nathalie Stutzmann est même la première cheffe française ainsi invitée dans le Saint des Saints wagnériens.

Au programme à Monaco, le premier opéra du compositeur

germanique : **RIENZI**. Son ouverture exprime le même souffle et la grandeur qui dépasse le destin des héros, également bien présent dans le diptyque réunissant Prelude und Liebestod de son opéra clé **Tristan und Isolde** de 1865. Ainsi au cours de ce programme très attendu, les spectateurs pourront mesurer l'ampleur du génie wagnérien, à ses débuts [Rienzi] et au sommet de son tempérament révolutionnaire [Tristan]…

Concert symphonique
Samedi 5 décembre 2026, 19h30
MONACO, AUDITORIUM RAINIER III

RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE MONTE-CARLO :



https://opmc.mc/concert/n-stutzmann-a-kampe/

programme

Richard WAGNER
Rienzi : Ouvertüre
Tristan und Isolde : Prelude und Liebestod

Johannes BRAHMS
Symphonie n°1 en do mineur, op. 68

En prélude au concert,

présentation des œuvres à 18h30
par André Peyrègne

RIENZI

Opéra de jeunesse, où Wagner assimile et s'approprie idéalement le modèle du grand opéra fixé par Meyerbeer en France (grand choeur, sujet historique, rôles de solistes impressionnants…). Rienzi pose d'emblée la figure du politique d'abord vertueux, élu par la voix populaire mais rapidement manipulé et englouti par le souffle de l'histoire cynique : les hommes ont toujours aimé brûler les idoles qu'ils ont un temps vénérées. La figure du héros fragile (annonçant ainsi Siegfried) se précise dès Rienzi. L'ouvrage connut un succès immense non pas à Paris où Wagner présent dans la capitale (1839) souhaitait le faire créer, mais à Dresde en 1842 : le jeune compositeur obtient alors le poste de Kapellmeister à la Cour de Saxe dès 1843, grâce à l'impact de son opéra. Volontiers déclamatoire, l'écriture de Rienzi brosse l'éclat du tribun qui se voue au bien public. Sa relation avec sa sœur Irène (grand soprano lyrique) est l'un des atouts de la partition, et exige deux interprètes de premier plan (duo extatique et solennel du V): le ténor est ici la clé de voûte d'un opéra magnifiant le politique vertueux, investi par une mission d'ordre spirituel. Constituant le trio tragique, Adriano (rôle travesti pour mezzo), l'amoureux d'Irène est lui aussi un personnage spectaculaire plein de fougue et de verve démonstrative, en particulier dans la dernière scène où il rejoint le couple fraternel dans le Capitole en flamme, incendié par le peuple versatile et manipulé qui rejette ce qu'est devenu Rienzi. Annonciateur des figures torturées de Tannhäuser, de Siegmund, et dans une moindre mesure de

Lohengrin, le rôle de Rienzi demande une tessiture étendue et un souffle illimité, en particulier dans son grand solo du V (Allmächt'ger Vater): invocation en forme de prière d'une intensité épique irrésistible. Impressionnante par ses marches, processions, cérémonies, émeutes (annonciatrices des révolutions à venir), la partition suscite l'admiration du public à sa création. Wagner la reniera par la suite, raison pour laquelle elle ne figure toujours pas dans la programmation de Bayreuth.

SYMPHONIE n°1 de BRAHMS

Inauguré avec la création de la Symphonie n°1 en 1876 (l'année du premier Ring de Wagner à Bayreuth), achevé en 1885, le cycle des 4 Symphonie de Johannes Brahms prolonge la tradition orchestrale outre-Rhin depuis Beethoven. Quadragénaire, le compositeur a déjà composé son premier Concerto pour piano, ses deux Sérénades, et surtout Variations sur un thème de Haydn… Mais Brahms apporte en plus de la concision du plan et de la cohérence de la structure, une tension favorable aux conflits internes et une orchestration immédiatement repérable ; la Symphonie n°1 impose d'emblée la force et la sensibilité hors normes du compositeur.

N'écoutez que le début et son développement : le « poco sostenuto » des cordes et leur transparence légère pour plus de mordant et d'âpreté voire de lumière illuminent de l'intérieur ce qui s'affirme être un irrépressible allant tragique initial ; cette aspiration première inscrit dans l'urgence et une énergie sombre l'opus tout entier.

Les plus grands chefs se sont imposés sur ce massif à la fois impressionnant et fluide, dans un geste dépoussiéré, allégé, nerveux, jamais surexpressif (comprendre ici qu'il ne faut pas confondre pathos et sentiment). La réussite de ce premier

mouvement se situe entre la puissance et le sentiment de la carrure colossale, et le relief d'une lisibilité entre les pupitres qui reprécise la direction de l'architecture, les justes proportions entre les pupitres… du fluide et de l'assise. Pas facile de trouver la voie juste.

Si le premier mouvement réalise un équilibre subtil entre déflagration et transparence, le deuxième sait enrichir une pâte instrumentale aux respirations mozartiennes s'appuyant surtout sur le dialogue clarifié des cordes (d'une fluidité toute schumanienne) et des bois étincelants de tendresse maîtrisée: sont écartées les brumes et les langueurs maudites ; ainsi quand surgit le clair rayon solaire du violon solo dans la séquence finale du mouvement sostenuto, repris et soutenu en écho par le cor lointain, toute idée de résignation et de blessure s'est miraculeusement effacée. Dissipation totale des tensions : le fait mérite d'être salué .. Dans le Quatrième mouvement, à la fois impressionnant mais humain et fraternel. Le drame s'y accomplit avec un sens souverain de l'action orchestrale, à chaque épisode si justement contrasté. On y relève les mêmes qualités que précédemment : noblesse wagnérienne des cuivres, calibrage millimétré des bois et cordes d'une fluidité océane… la référence à la 9ème de Beethoven s'y glisse allusivement réalisant cet élan fraternel d'un humanisme échevelé, tourné irréversiblement vers le soleil, et la pleine conscience d'une détermination coûte que coûte, assenée, triomphante. Tout au long des plus de 18mn de développement, la direction doit ciseler la caractérisation éloquente de chaque section, dosant très efficacement la participation de chaque pupitre …

OPÉRA DE MONTE-CARLO. OFFENBACH : La Vie Parisienne. Les 23, 26, 27, 29 et 31 décembre 2026. Christian Lacroix / Gianluca Capuano

Au XIXe siècle s'affirme le mythe de Paris, capitale de l'amour : tout y est possible – même l'(in)imaginable. Les riches Américains, sans épouses ou mères rabat joie, s'électrisent alors… Mais pour séduisante et enchanteresse, la Babylone des plaisirs ne se laisse pas si facilement conquérir, ainsi le rappelle « *La Vie parisienne* » de *Jacques Offenbach*.

Photo : Quadrille au bal Tabarin © Opéra de Monte-Carlo

Les dandys Bobinet et Gardefeu, redoublent d'ingénieuses séductions pour conquérir Métella, demi-mondaine en vogue, que convoite aussi le baron de Gondremarck, fraîchement arrivé à Paris avec son épouse. La baronne, moins naïve qu'il n'y

paraît, déjoue leurs intrigues et les dénonce au grand jour.

Fresque frivole du Paris nocturne, « ***La Vie parisienne*** » connut un immense succès lors de sa création, peu de temps avant l'Exposition universelle de 1867, tandis que les critique et références du livret sur l'actualité militaire et politique furent censurés. L'Opéra de Monte-Carlo présente la version originelle, non censurée, d'une rare justesse insolente, portée par une distribution francophone idéale, dans la mise en scène raffinée de Christian Lacroix. A travers la série de quiproquos dont Gondremarck est la victime désignée, Offenbach évoque l'ivresse de la mégapole, les illusions qui s'annoncent aux voyageurs internationaux désireux de découvrir Paris et ses plaisirs. En « Roi du Second Empire », Offenbach épingle le goût immodéré de la société parisienne pour le divertissement. Il y cible en particulier les turpitudes de deux oisifs parisiens, Bobinet et Gardefeu, deux escrocs complices, prêts à dépouiller le visiteur trop crédule ; c'était compter sans l'intelligence des femmes, Metella et la Baronne de Gondremark, au discernement décisif, finalement souverain. L'ouvrage s'achève ainsi – comme Offenbach l'avait souhaité – dans la gaieté, le champagne et la souveraine musique.

MONACO, Opéra de Monte-Carlo
5 représentations événements
mercredi 23 décembre 2026 – 20h
(Soirée de gala)
samedi 26 décembre 2026 – 20h
dimanche 27 décembre 2026 – 15h
mardi 29 décembre 2026 – 20h
jeudi 31 décembre 2026 – 18h
Opéra de Monte-Carlo



RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'Opéra de Monte-Carlo :
https://www.opera.mc/fr/saisons/26-27/la-vie-parisienne

Opéra-bouffe en cinq actes
Musique de Jacques Offenbach (1819-1880)
Livret intégral d'Henri Meilhac et Ludovic Halévy
Création : Paris, Théâtre du Palais-Royal, 31 octobre 1866
Version originale intégrale de 1866

Gabrielle : Alexandra Marcellier
Pauline : Gloria Tronel
Clara : Sheva Tehoval
La baronne de Gondremarck : Karina Gauvin
Métella : Marie-Andrée Bouchard-Lesieur
Bertha : Brenda Poupard
Mme de Folle-Verdure : Julie Pasturaud
Mme de Quimper-Karadec : Maryse Castets
Le Brésilien/ Frick/ Gontran : Kévin Amiel
Prosper/ Joseph/ Alphonse : Thomas Morris
Raoul de Gardefeu : Eric Huchet
Bobinet : Marc Mauillon
Le baron de Gondremack : Jean-François Lapointe
Urbain/ Alfred/ Employé de gare : Philippe Estèphe

Chœur de l'Opéra de Monte-Carlo
Les Musiciens du Prince – Monaco

8 danseurs
TIDGY CHÂTEAU
EMILIE ELIAZORD
LILI FELDER
PAUL GOUVEN
KARINE ORTS
ELISA RIBES
ARTHUR ROUSSEL
GUILLAUME ZIMMERMANN

SYNOPSIS

Acte I – Raoul de Gardefeu et Bobinet, deux jeunes oisifs sont éconduits par Métella, célèbre cocotte du demi-monde. Ils croisent sur leur chemin un couple de voyageurs danois, le baron et la baronne de Gondremarck, nouveaux arrivés dans la capitale, en gare du chemin de fer de l'Ouest. Gardefeu, parfait manipulateur accueille et gère l'accueil des étrangers, clients du Grand-Hôtel pour satisfaire leurs aspirations mondaines, au cœur du Grand Paris…

Acte II – Gardefeu qui fait passer son domicile comme dépendance de l'hôtel, répond au souhait de Gondremarck : rencontrer la célèbre courtisane Métella. Il organise un fameux dîner pour le Danois, curieux des usages locaux. Gardefeu y convie son bottier, Frick, sa gantière, Gabrielle, qui jouent des personnages très respectables : un major (Frick), une veuve de colonel (Gabrielle) sans omettre d'autres personnalités exotiques : « Allemands braillards ou Marseillais exubérants » qui suscitent l'enthousiasme de Gondremarck…

Acte III – Autre travestissement trompeur à l'Hôtel de Quimper-Karadec, hôtel de la tante de Bobinet. Parfait écrin des fausses identités, un bal nocturne se prépare : la baronne de Gondremarck sera habillement distraite afin que Gardefeu exauce les désirs du mari… Pauline, la femme de chambre, se fait coquette séductrice et Bobinet lui-même, devient amiral suisse, cependant que les bottiers très fringuants lancent le souper…

Acte IV – Très tard dans la nuit, madame de Quimper-Karadec et sa nièce, madame de Folle-Verdure, rentrant à l'hôtel, découvrent le baron de Gondremarck affublé de Pauline, – laquelle le présente comme son fiancé, Jean le cocher.

Arrivent la baronne, Bobinet et Gardefeu. La Danoise éclairée par une lettre de Métella dénonce les supercheries en cascades et permet à chacun de reprendre son rôle véritable, tandis que les faux convives, emportés par une gaieté irrépressible, envahissent les salons en poursuivant le galop frénétique de la veille, comme si la mascarade s'éternisait à la faveur de

la nuit.

Acte V – Bobinet et Gardefeu participent à la fête costumée d'un riche Brésilien. C'est Métella qui conduit le jeu ; grâce à elle, la baronne ayant repris l'ascendant sur son mari (au détriment de Gardefeu) obtient de l'époux volage qu'ils rentrent à Copenhague dès le lendemain matin. Les équivoques disparaissent ; les rancunes s'évanouissent et la ville, éternelle dispensatrice d'illusions, sème déjà les indices des tromperies à venir…



Photo : Quadrille au bal Tabarin © Opéra de Monte-Carlo

_____

OPERA DE MONTPELLIER, dim 29 novembre 2026. ANTONIO DE LITERES : « Los Elementos » par le Jeune Orchestre Baroque Européen (JOBE),

Margaux BLANCHARD (direction)

Le 29 novembre 2026, l'Opéra Comédie de Montpellier accueillera une rareté : la version de concert de *Los Elementos*, « *opéra harmonique* » du majorquin Antonio de Literes (créé vers 1705). Portée par le Jeune Orchestre Baroque Européen et la direction musicale de Margaux Blanchard, cette résurrection promet une immersion saisissante dans les origines de l'opéra espagnol.

Composé autour de 1705, *Los Elementos* d'**Antonio de Literes** (1673-1747) occupe une place à part dans le paysage musical du *Siècle d'Or* finissant. Maître de chapelle à la cour de Madrid, Literes fut l'un des artisans majeurs de la zarzuela baroque. Son ouvrage kyrique ***Los Elementos***, sous-titré « *opéra harmonique dans le style italien* », est souvent considéré comme le premier opéra espagnol à avoir marqué durablement l'histoire du genre.

L'œuvre naît dans un contexte de cour : elle est créée dans l'intimité d'un palais madrilène, offerte en cadeau d'anniversaire à la duchesse de Medina de las Torres. Mais derrière le divertissement privé se cache une allégorie politique et cosmologique. La partition met en scène une joute entre les quatre éléments – l'Air, l'Eau, le Feu et la Terre – auxquels se joignent l'Aurore et le Temps, autour de l'absence puis du retour du Soleil. Une journée métaphorique, de la nuit à l'aube, qui symbolise aussi, en filigrane, l'avènement d'un

nouvel ordre monarchique après la guerre de Succession d'Espagne.

Musicalement, *Los Elementos* est un objet hybride et réjouissant. Écrit à l'origine pour cinq sopranos solistes, il fusionne la tradition de la *zarzuela* hispanique avec les audaces harmoniques et la virtuosité italiennes. Le résultat, d'une vitalité rare, enchaîne les changements de métrique et les contrastes rythmiques avec une énergie typiquement espagnole.

Créé en 2022, le **Jeune Orchestre Baroque Européen (JOBE)** réunit chaque année des musiciens issus des conservatoires supérieurs de toute l'Europe pour un projet d'insertion professionnelle. Pour cette quatrième édition, la direction musicale est confiée à **Margaux Blanchard**, figure montante du baroque français et co-directrice des *Ombres* avec **Sylvain Sartre** (ce dernier assurant la direction artistique du projet).

Plus d'informations sur [le site de l'Opéra Orchestre national de Montpellier Occitanie]

CD événement, annonce. LANDI : La Morte d’Orfeo (Les Épopées, Stéphane Fuget – 2 cd CVS Château de Versailles Spectacles- juin 2025)

Jamais l’opéra italien alors à ses premiers essais ne fut aussi proche du théâtre parlé : créé à Padoue en 1619, *La Morte d’Orfeo* est un sommet lyrique, musique et paroles de Stefano Landi (1587 – 1639). Dans cet enregistrement de juin 2025, réalisé dans la chapelle du Petit Trianon à Versailles, Les Épopées prolongent un travail spécifique sur l’expressivité d’un chant central, saisissant par sa justesse émotionnelle et sa souple intelligibilité.



Les interprètes profitent de la configuration chambriste du lieu : le relief millimétré des voix, l'équilibre des textures vocales et instrumentales, la caractérisation des situations et des sentiments (dont le remarquable récitatif de la mère d'Orfeo, **Calliope**, avant l'assassinat de son fils par les Ménades, furies chauffées par Bacchus outragé / acte IV), la souplesse articulée et très bondissante du continuo assurent à cette lecture, une expressivité mordante et agissante qui place au cœur du dispositif sonore, la puissance du verbe.

Stéphane Fuguet a d'autant plus réussi son approche qu'il réunit un plateau de chanteurs des plus engagés, dont dans le rôle-titre, **Juan Sancho** (Orphée).
L'ouvrage de Landi est d'autant plus captivant de son côté, qu'il questionne le destin d'Orphée après la mort d'Eurydice ; contemporain de l'Orfeo de Monteverdi (créé à Mantoue en 1617), le drame de Landi détone par les événements de son livret : se précise un Orphée solitaire, détruit, … soit l'être endeuillé, qui fait retraite, et bien qu'encouragé par Mercure et Apollon, tombe massacré sous les coups de Bacchus vengeur… trajectoire tragique qui permet à Landi de perfectionner une langue nouvelle, entre théâtre et chant, portée par une écriture musicale sensuelle et dramatique : la langueur inscrite dans la musique fait référence à cette obligation de l'oubli auquel est destiné le Poète dont la carrière terrestre est finie et qui a tout perdu : son aimée Eurydice comme la magie de son chant (impuissant face aux attaques des ménades venues le déchiqueter). **CLIC de CLASSIQUENEWS hiver 2026** – prochaine critique complète à venir

CD événement, annonce. LANDI : La Morte d’Orfeo (Les Épopées, Stéphane Fuget – 2 cd CVS Château de Versailles Spectacles- juin 2025) – CLIC de CLASSIQUENEWS hiver 2026 / Parution annoncée le 20 nov 2026. PLUS D’INFO sur le site de la Boutique de l’Opéra Royal de Versailles / label Château de Versailles Spectacles : https://www.operaroyal-versailles.fr/boutique/



CRITIQUE CD événement. BACH TO GROOVE : ESTELLE REVAZ, violoncelle – JS Bach, Gaspar Cassadó, Fabrice Bollon (1 cd Solo Musica, mai 2026)

Après son précédent album dédié aux *11 caprices* de Dall'Abaco fils, Estelle REVAZ plus inspirée que jamais, façonne un triptyque musical indiscutablement cohérent : Bach-Cassado-Bollon où l'instrument magnifiquement maîtrisé, son chant ample et nuancé, traverse les styles et les époques, affirmant toujours comme un fil conducteur le souffle et la respiration justes, une conscience du son et de l'espace sonore où rayonne et se renouvelle l'esprit du *groove*.



Le voyage qu'imagine l'instrumentiste suisse célèbre et la puissance atemporelle et abstraite de Bach et l'imaginaire foisonnant qui en découle, celui de Gaspar Cassadó (lui-même inspiré par Bach et les musiques populaires, et grand virtuose du violoncelle). D'un compositeur à l'autre c'est l'éloquente diversité des rythmes, syncopes et élans foisonnants, et dans l'euphorie qui libère la virtuose technicité, l'accomplissement du geste, libre et furieusement poétique. D'où comme un prolongement tout aussi naturel, les 5 danses contemporaines du Français Fabrice Bollon qui concluent le voyage conçu comme un triptyque.

La Suite de Bach, en particulier les 6 séquences de la Suite

BWV 1008, expose spécifiquement l'interprète et son instrument ; c'est une série de questionnement qui place le geste seul au centre d'une chorégraphie sonore et mentale. Le Prélude dit ce dénuement et cette humilité, une mise à nu que la soliste doit assumer ; Estelle Revaz allie éloquence et simplicité, déployant un chant continu qui tout en étant souple et épuré, sait éclairer la dramaturgie d'une pensée musicale dont les 5 danses enchainées, dévoilent l'unité dans la diversité, les chants et contre chants. Naturelle et jaillissante, noble et mesurée, solaire s'affirme l'Allemande ; la Courante est vive et d'une expressive contrastée et fugace ; la plus longue Sarabande déroule un tout autre temps, étiré, profond, d'une profondeur inédite qui pose les fondements souples d'une inéluctable introspection, fluide elle aussi et même sereinement grave. Dans laquelle, mesurée et nuancée, la violoncelliste apporte quelques traits d'une ineffable et permanente nostalgie. Des Menuets 1 & 2, le violoncelle exprime l'élan toujours renouvelé, le feu du rebond primordial, une élégance d'autant plus vive qu'elle est dépouillée qui questionne et révèle l'essence même du mouvement. Enfin la Gigue finale, à la fois diserte et volubile semble faire la synthèse des quatre danses précédentes, entre jaillissement brut et direct, très ancrées, et figures aériennes, furieusement élégantes, quasi immatérielles.

La Suite de Cassado de 1926 semble prolonger la liberté et la volubilité contrastée de Bach, et dans une ampleur gestuelle, d'infinies nuances murmurées, propres au jeu d'Estelle Revaz. La Fantasia initiale revêt une élasticité rhapsodique qui questionne jusqu'au tréfonds de l'âme, exprimant une variété de climats émotionnels aux contrastes vertigineux. La Sardana qui fait référence aux origines catalanes de Cassado subjugue par sa gaieté libre et facétieuse ; son chant populaire que l'interprète inscrit dans une rusticité heureuse. Intermezzo e Danza brûle d'un lyrisme généreux, élargissant encore la palette expressive du violoncelle, exigeant de l'interprète,

une volubilité maximale, à travers la succession d'épisodes très contrastés, entre panache, élégance, fougue, berceuse murmurée… La liberté et la précision expressive d'Estelle Revaz obtient tout de son violoncelle dont le caractère sonore impressionne par l'éclat de ses aigus comme la gravité viscérale de ses basses.

La flexibilité dansante, l'esprit du groove habite littéralement les 5 dernières séquences, composant la « Popsuite » du compositeur contemporain **Fabrice Bollon** (2008). L'agilité virtuose s'allie à une pulsation juste, dans un jeu rythmique et facétieux là aussi (Reggae et Ska) ; défi technique, « Italian song » fait chanter l'instrument sans l'archet ; et le feu continu, celui de l'archet suractif, exprime l'embrasement de « hard rock solo ».

La force de ce récital solo tient à l'étonnante facilité virtuose d'Estelle Revaz ; son jeu est disert, élégant, d'une exceptionnelle expressivité, divers sans dilution, crépitant et pourtant unitaire, habité par une puissante cohérence organique. A travers Bach, Cassado, Bollon, c'est bien un même feu agissant, une même eau jaillissante et fluide qui expriment au plus près, le mystère et l'énergie du mouvement. D'autant mieux servis par un instrument historique aux qualités sonores superlatives (Grancino de 1679).

CRITIQUE CD événement. BACH TO GROOVE : ESTELLE REVAZ, violoncelle – JS Bach, Gaspar Cassadó, Fabrice Bollon – Enregistré en mai 2026 à Caux, Suisse – 1 cd Solo Musica – CLIC de CLASSIQUENEWS hiver 2026 – PLUS D'INFOS : consultez le site officiel de la violoniste genevoise ESTELLE REVAZ : https://www.estellerevaz.com/



programme du cd BACH TO GROOVE

Johann Sebastian BACH
Suite pour violoncelle seul n°2

Gaspar CASSADÓ
Suite pour violoncelle seul, 1926

Fabrice BOLLON (né en 1965)
« POPSUITE » – bis pour violoncelle seul, 2008



CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie de Paris, le 9

novembre 2026. MAHLER : Symphonie n°7. Royal Concertgebouw Orchestra, Klaus MÄKELÄ (direction)

Gustav Mahler est un compositeur qui a gagné une grande célébrité dans les meilleures salles de concerts du monde. Bien peu nombreux sont les chefs de talents qui osent pourtant interpréter la *7ème symphonie* en mi mineur. Klaus Mäkelä la propose – en ce 9 novembre – à la Philharmonie de Paris , avec le Royal Concertgebouw Orchestra.

C’est avec ce même orchestre que Leonard Bernstein avait choisi de l’enregistrer. Même si on ne peut comparer un enregistrement et un concert, même si bien peu d’instrumentistes dans cet orchestre ont été dirigés par Bernstein, force est de constater que ce diable de Klaus Mäkelä a atteint un sommet ce soir. Sa direction a été magistrale et absolument diabolique. Car cette terrible *symphonie* est une épreuve tant pour les musiciens que le public. Jamais Mahler n’est allé plus loin dans les audaces tant en termes de jeu avec les tonalités et l’atonalité que l’orchestration, pleine de sarcasmes et de moqueries douce amères. L’*Orchestre du Concertgebouw* de 2026 est très jeune et la parité s’y installe.

La qualité des musiciens est exceptionnelle. Nous avons pu entendre des solistes admirables, des pupitres de cordes d’une élégance et d’une puissance peu habituelle. Les cuivres ont été d’une subtilité peu commune avec des *pianissimi*

impalpables et des *forte* terrifiants. La trompette solo a été surnaturelle et les bois d'une beauté et d'une émotion rares. Il a paru évident que cet orchestre reste l'un des tous meilleurs du monde. Klaus Mäkelä va en prendre la direction en 2027. Il est certain que cette association va apporter quelque chose d'inouï au monde musical. Ce soir, Klaus Mäkelä a été animé par une énergie peu commune, une précision parfaite et un sentiment mahlérien exceptionnel. Car la grandeur, la puissance, l'organisation des plans, les nuances et les couleurs sont les marques d'un grand chef mahlérien mais s'y ajoute une capacité sarcastique et même diabolique absolument jouissive. Voir ce jeune homme se démener ainsi et obtenir toutes sortes de diableries de ses musiciens donne le vertige.

Le premier mouvement (plus de 20 minutes) passe presque trop vite. La première *Nachtmusik* si déstabilisante nous laisse peu de répit. Les changements d'atmosphères sont réalisés avec art. Les phrasés sont comme exagérés, les effets des cordes comme des insectes nous donnent des démangeaisons. Le basson goguenard, les cordes moqueuses, les timbales bavardes, les bois cacophoniques, les cuivres entraînants tout cela produit un effet grotesque et déhanché dansant irrésistible. Klaus Mäkelä, tout sourire, semble prendre un grand plaisir à tout organiser, donnant chaque départ, chaque inflexion avec une précision horlogère, encourageant chacun. L'arrivée des cloches de vaches d'abord discrètes et ensuite envahissantes ajoutent leur saveur si particulière avec gourmandise. C'est dans le *Scherzo* que le génie de Mäkelä va se révéler. En véritable démon, il va organiser avec une jouissance de chaque instant une sorte de cacophonie satanique. Un mélange de rythmes improbables, d'accents extrêmes, dans des nuances abruptes et avec des couleurs saturées. On sait que d'aucuns ont reproché à Bernstein d'aller trop loin dans le grotesque.

Ce soir, Mäkelä laisse le *maestro* américain loin derrière lui. Je crois bien que la diablerie du chef finlandais n'a pas

d’égal. La deuxième *Nachtmusik* a été pleine de malice se moquant même de Mozart avec la mandoline de *Don Juan* et des *turqueries* de *L’enlèvement au sérail*. L’esprit presque potache qui animait la direction si pleine d’esprit de Klaus Mäkelä a vraiment été jubilatoire. La grandeur du final a gagné en emphase bravache, l’orchestre se faisant une fête de suivre le chef dans tous ses excès. Ainsi, le final grandiose a été tout à fait enthousiasmant. Le public a littéralement exulté. Une partie de la salle s’est levée, des banderoles ont été présentées. L’enthousiasme a été à son comble !

Klaus Mäkelä – un peu épuisé – a salué avec grâce et gentillesse. Il a bien évidement fait saluer ses musiciens un à un et par groupes, le public les a tous plébiscité. Nous avions découvert ce tout jeune chef avec enthousiasme à Toulouse en 2018, et cet été, à Aix, nous avions constaté l’extraordinaire alchimie avec son orchestre de Paris dans une *Femme sans ombre* historique. Force est de découvrir ce soir une fusion avec un *Concertgebouw* rajeuni qui annonce de belles merveilles, d’autant que des enregistrements chez DECCA sont prévus…

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie de Paris, le 9 novembre 2026. MAHLER : Symphonie n°7. Royal Concertgebouw Orchestra, Klaus MÄKELÄ (direction). crédit photo (c) Droits réservés

CRITIQUE, comédie musicale. LIMOGES, Opéra de Limoges, le 10 novembre 2026. SONDHEIM : « Company ». James BONAS (mise en scène), Orchestre symphonique de l'Opéra de Limoges Nouvelle-Aquitaine, Larry BLANK (direction musicale)

Cette production de *Company*, de Stephen Sondheim, est le fruit d'une collaboration inédite entre la compagnie *Génération Opéra* et plus d'une dizaine de théâtres lyriques en France et en Suisse. Après des premières représentations très remarquées à l'Opéra de Massy et à l'Opéra National de Bordeaux, celui de Rennes ou encore de Nice, le spectacle est cette fois à l'affiche de l'Opéra de Limoges – avec une distribution en partie renouvelée par rapport à la mouture rennaise que nous avions chroniquée l'an passé. Le résultat est toujours aussi éblouissant !

Company (1970) est une œuvre fondamentale de **Stephen Sondheim** (musique et paroles) et **George Furth** (livret), qui a révolutionné la comédie musicale. Elle est considérée comme

l’un des premiers *« conceptual musicals »*, une forme où les thèmes et le développement des personnages priment sur une narration linéaire. Contrairement aux comédies musicales de son époque, elle ne raconte pas une histoire continue, mais présente une série de vignettes indépendantes explorant le mariage, l’amitié et la solitude.

L’œuvre s’articule autour de Robert (surnommé Bobby), un célibataire new-yorkais de 35 ans, et de ses interactions avec cinq couples d’amis mariés. Le spectacle alterne scènes de fête d’anniversaire (les 35 ans de Bobby) et saynètes illustrant ses relations avec ces couples, servant de miroir à ses doutes et interrogations sur l’engagement. Cette structure innovante, alliée à la complexité musicale et lyrique de Sondheim, a valu à la pièce de nombreux prix, dont six *Tony Awards*, et une place au panthéon de *Broadway*.



La mise en scène est signée **James Bonas**, avec une scénographie minimaliste et colorée de **Barbara de Limburg** évoquant l’art

abstrait des années 70, et des costumes qui aident à identifier d'un coup d'œil chaque couple. Une particularité de cette production est le choix de dialogues en français (traduits par **Stéphane Laporte**) mais de chansons interprétées en anglais, surtitrées en français, une décision artistique qui peut surprendre, mais n'a pas nui à la réception de l'œuvre. Les lumières de **Christophe Chaupin** et la vidéo d'**Anouar Brissel** créent des atmosphères tantôt intimistes, tantôt new-yorkaises, sans jamais écraser le jeu.

La force de cette production, c'est surtout son *casting*, où chaque rôle, même le plus secondaire, trouve une incarnation juste et savoureuse. **Loïc Suberville** (Bobby), le célibataire trentenaire, axe du spectacle, exige une présence constante et une aisance vocale sans faille. Suberville campe un Bobby épatant de naturel, de charme un peu désabusé, et sa voix, claire et bien projetée, porte avec émotion les grands airs du second acte, de la mélancolie de « *Marry Me a Little* » à l'ivresse existentielle de « *Being Alive* ».

Jasmine Roy (Joanne) reste la grande dame de la soirée. Son interprétation de la bourgeoise new-yorkaise, mariée à un Larry (**Scott Emerson**, solide et élégant) qu'elle malmène avec un cynisme délicieux, est un régal. Dans l'air le plus célèbre de la partition « *The Ladies Who Lunch* », elle fait exploser la scène par sa présence scénique, son ironie mordante et une puissance vocale qui n'a rien à envier aux interprètes originales de *Broadway*. Un moment de théâtre total !



Jeanne Jerosme (Amy) est la terreur comique de la soirée, en incarnant une Amy au bord de la crise de nerfs à l'approche de son mariage. Sa virtuosité vocale, sa diction mitraillette et son jeu tout en panique contrôlée font de son numéro – « *Getting Married Today* » – un tourbillon hilarant et vocalement vertigineux. On en redemande. Face à cette fiancée en furie, **Sinan Bertrand** compose un Paul d'une patience et d'une douceur désarmantes. Sa voix chaude et son jeu tout en finesse donnent à ce personnage en apparence falot une profondeur insoupçonnée. Le duo qu'il forme avec Jerosme est l'un des plus savoureux du premier acte.

En amie gourmande et un brin névrosée, **Marion Préïté** régale par sa fantaisie et son abattage. Elle compose une Sarah drôle, tendre et malicieuse, notamment dans la scène du régime et des bâtonnets de carotte. Une composition pleine de vie, qui apporte de la légèreté aux questionnements plus sombres de Bobby. En mari de Sarah, **Arnaud Masclet** campe un Harry à la fois attendrissant et un peu paumé. Son jeu tout en nuances, entre bravade et fragilité, donne de l'épaisseur à ce couple

qui, sous ses airs de comédie, cache une réelle tendresse.

Susan, l'amie divorcée qui vit avec Peter, trouve en **Lucille Cazenave** une interprète d'une grande sensibilité. Sa présence lumineuse et sa voix douce apportent une bouffée d'air dans les scènes de groupe. Elle incarne avec justesse une modernité tranquille. En Peter, l'homme qui partage la vie de Susan sans être son mari, **Loaï Rahman** fait preuve d'une aisance naturelle. Son jeu sobre et efficace s'intègre parfaitement à l'ensemble, sans jamais chercher à voler la vedette. Un rôle de soutien essentiel, tenu avec élégance. La jeune mariée un peu naïve trouve en **Eva Gentili** une interprète pleine de fraîcheur. Sa voix claire et son jeu tout en sincérité rendent Jenny touchante, notamment dans la scène où elle avoue à Bobby ses doutes. Une composition tout en délicatesse.En David, l'ami célibataire (ou presque) qui accompagne Bobby, **Nathan Desnyder** apporte une présence à la fois complice et légèrement décalée. Son jeu tout en retenue, avec une pointe d'humour pince-sans-rire, fait mouche dans les scènes de confidence.



L’hôtesse de l’air un peu ingénue qui partage une nuit avec Bobby est l’un des rôles les plus charmants de la partition. **Mélanie Paiement** incarne une April à la fois drôle, touchante et d’une naïveté désarmante. Sa voix légère et son jeu tout en candeur, mais surtout son fort accent québécois, donnent à « *Barcelona* » une saveur particulière. On fond ! Marta, l’amie new-yorkaise exaltée, est un tourbillon d’énergie. **Neïma Naouri**, que l’on avait déjà remarquée pour sa « *rage* » et son « *mordant* », déchaîne une énergie sauvage dans « *Another Hundred People* », véritable déclaration d’amour à la ville. Sa présence scénique magnétique et sa voix puissante font de son numéro l’un des pics de la soirée. Un animal de scène, assurément. Enfin, dans le rôle de Kathy, l’amie qui revient d’un voyage et que Bobby aurait pu aimer, **Myriana Hatchi** apporte une douceur mélancolique. Sa scène avec Bobby, tout en non-dits et en regrets, est l’un des moments les plus suspendus du spectacle.

Last but not least, la partition de Sondheim, réputée exigeante, est ici défendue avec *brio* par un **Orchestre de l’Opéra de Limoges Nouvelle-Aquitaine** au meilleur de sa forme. Il faut dire qu’il est aidé (comme à Rennes) par la baguette passionnée de **Larry Blank**, spécialiste incontesté du répertoire de *Broadway*, qui avait notamment dirigé *Sweeney Todd* à Los Angeles sous l’œil du compositeur lui-même. Le *maestro* américain, gestuelle fluide et énergie communicative, parvient à insuffler à la fosse une légèreté et une pulsation dignes des meilleures *pits* de New York. Les cordes soyeuses épousent les rythmes syncopés, les cuivres éclatants soutiennent les numéros dansants, et la battue, précise et souple, laisse toujours la part belle aux chanteurs…

Bravo !

CRITIQUE, opéra. LIMOGES, Opéra de Limoges, le 10 novembre 2026. SONDHEIM : « Company ». James BONAS (mise en scène), Orchestre symphonique de l'Opéra de Limoges Nouvelle-Aquitaine, Larry BLANK (direction musicale). Crédit photo (c) Steve Barek

---

CD événement, annonce. GALUPPI : L'Uomo femina (recréation, 2025). Eva Zaicik, Lucile Richardot, Victor Sicard, Victoire Bunel… Le Poème Harmonique, Vincent Dumestre (2 CD Château de Versailles Spectacles, CVS oct 2025)

Parue depuis le 16 oct 2026, le double CD

de l’opéra *L’Uomo femina* de Baldassare Galuppi (Venise, 1762), enregistré par Le Poème Harmonique sous la direction de Vincent Dumestre, réunit plusieurs solistes particulièrement convaincants : Lucile Richardot, Eva Zaïcik, Victoire Bunel, Anas Séguin et Victor Sicard… L’enregistrement prolonge les représentations mises en scène par Agnès Jaoui, présentées entre autres, à l’Opéra de Dijon (nov 2024), à l’Opéra Royal de Versailles (oct 2025, objet de l’enregistrement en 2 cd).

Galuppi réalise une inversion des genres étonnamment moderniste… Créé à Venise en 1762 sur un livret de **Pietro Chiari**, ***L’Uomo femina*** (l’homme-femme) est une fable satirique burlesque qui inverse les fondements du patriarcat. Tout bascule lorsque deux naufragés masculins échouent sur l’île. L’un d’eux, Roberto (baryton), refuse catégoriquement de se plier aux coutumes locales et d’adopter la docilité demandée aux hommes. La reine des lieux, Cretidea s’éprend de lui, déclenchant un débat acharné (et comique) sur la nature du « sexe faible », la soumission et le pouvoir.

Vincent Dumestre assure la recréation de l’ouvrage avec une vivacité convaincante, attentive aux rebonds comiques que permet l’action et les renversements qui en découlent (dans un équilibre entre la comédie et la farce). Chaque soliste défend et incarne avec conviction son personnage. Il éclaire aussi l’enjeu des situations et la relation qui le lie aux autres. Critique complète sur classiquenews.com

Parution : 16 octobre 2026 – 2 CD sous le label Château de Versailles Spectacles (référence CVS185) – CLIC de CLASSIQUENEWS hiver 2026

VIDÉO TEASER

L’uomo femina, Act I Scene 9: Récit. Or che siamo soli (Cretidea, Roberto

photo : L’Uomo Femina par Agnès Jaoui (© Mirco Magliocca – Opéra de Dijon)

distribution

Dramma giocoso en trois actes
sur un livret de Pietro Chiari, créé à Venise en 1762.

Eva Zaïcik, Cretidea
Lucile Richardot, Ramira
Victoire Bunel, Cassandra
Anas Seguin, Gelsomino
Victor Sicard, Roberto
François Rougier, Giannino

Le Poème Harmonique
Vincent Dumestre, direction

CRITIQUE, opéra. VIENNE, Theater an der Wien, le 6 novembre 2026. HAENDEL : Radamisto. M-E. Cencic, F. Lustaud, D. Orellana, K.P. Felsberga, Z. Wilson… Wroclaw Baroque Orchestra, Benjamin Bayl (direction)

Qui se souvient de l’un des plus grands succès de l’année 1711 à la Comédie Française? Cette année-là, le soleil déclinant du Roi Louis XIV voit la création du chef d’œuvre de Prosper Jolyot de Crébillon, *Rhadamiste et Zénobie.* Drame familial aux accents exotiques, cette tragédie s’inspire directement d’un épisode des *Annales* de Tacite. Inspiration baroque par essence, l’histoire

arménienne de la malheureuse Zénobie et son cher Rhadamiste porte les rebondissements et les saltimbanques dramatiques dont tous les librettistes étaient friands. En 1711, Händel avait déjà coiffé les lauriers londoniens suite au succès de son *Rinaldo*, cependant ce ne sera que quasiment une décennie plus tard qu'il fera de son *Radamisto*, la plus belle adaptation indirecte du drame de Crébillon père.

En 1720 est créée la *Royal Academy of Music* de Londres au *King's Theatre* de *Haymarket.* Händel est un des principaux artisans de la création de cette institution privée sous patronage du roi Georges Ier. Contrairement à l'usage, c'est *Numitore*, un opéra de Giovanni Porta qui inaugure la saison en attendant l'arrivée des solistes engagés par Händel sur les plus belles scènes d'Europe. Finalement, les chanteurs se faisant attendre, Händel créé son *Radamisto* en avril 1720 dans une mouture non dépourvue de grandeur. Cette première version fait office de brouillon pour celle de décembre 1720 qui compte le pétillant Francesco Bernardi dit Senesino dans le rôle-titre. C'est cette deuxième version que le ***Theater an der Wien*** a accueilli sous le regard des 9 Muses de son plafond historié.

C'est la compagnie et agence *Parnassus Arts Productions* qui est à l'origine de ce retour de *Radamisto* en version concert. Habitués à la redécouverte des chefs d'œuvre opératiques, notamment de Händel, cette nouvelle production de la deuxième version de *Radamisto* promettait une soirée inoubliable et grandiose. La distribution annoncée semblait s'équilibrer entre talents confirmés et jeunesse. Une formule passionnante et très audacieuse pour une partition avec des difficultés musicales et théâtrales.

Dans le rôle-titre, **Max-Emanuel Cencic** est idéal. La tessiture est un prisme de couleurs avec une maîtrise fabuleuse du style, triomphant aisément de toutes les exigences de cette partition conçue pour l'entrée de Senesino sur la scène londonienne. Face à lui, la jeune mezzo-soprano **Fanny Lustaud** semble avoir un joli timbre pour incarner Zenobia. Cependant, ce rôle, repris par la Durastanti dans cette deuxième version, est un vrai rôle de tragédienne à la française. Fanny Lustaud essaye tant bien que mal de donner cette épaisseur théâtrale à Zenobia mais ce n'est pas suffisant. Vocalement nous sommes parfois étonnés de certains graves non soutenus, voire juste marqués. Quel dommage pour les deux premiers actes, le troisième est plus prometteur mais reste un peu en retrait. Espérons de retrouver cette talentueuse soliste dans d'autres rôles où elle pourra sans aucun doute nous enthousiasmer.

Polissena est l'autre rôle féminin de la distribution. Épouse délaissée et répudiée par l'infâme Tiridate, elle est un caractère aux vertus et conflits cornéliens. Son air d'introduction est musicalement un emprunt direct de l'air « *Mächtige Hecat*e » du *Claudius* de Reinhard Keiser. Händel change l'invocation chtonienne pour une prière désolée et solitaire de cette Polissena se voyant abandonnée. Ce rôle aux nuances multiples échoit à la soprano lettone **Katrina Paula Felsberga**. La tessiture de cette soliste est puissante et large, digne davantage d'un répertoire plus tardif tellement son interprétation semble hors style et parfois manquant cruellement de justesse. Le cruel Tiridate est interprété à la perfection par le baryton étasunien **Zachary Wilson**. Outre son timbre ciselé et nuancé, il est parfaitement dans le style malgré, parfois, une certaine timidité théâtrale. Quoi qu'il en soit, nous espérons l'entendre plus souvent dans tous les rôles possibles pour si belle tessiture.

Dennis Orellana est un véritable phénomène dans le rôle de Tigrane. Dans la dramaturgie de l'opéra c'est plutôt le facilitateur de la résolution de la trame, cependant Händel a

composé des airs d’une virtuosité sans limites et d’une rare beauté. En effet, le créateur du rôle était l’autre castrat star de Dresde : Matteo Berselli. Tout comme Dennis Orellana, Berselli était doté de suraigus stratosphériques et d’une immense agilité. Le sopraniste hondurien porte ce rôle secondaire avec un charme désarmant et une belle audace dans ses da capi, nous proposant tant des pianissimi ravissants et des vocalises d’une perfection ahurissante. **Federico Fiorio** prête son timbre fruité à Fraarte mais son interprétation reste en demi-teinte avec un manque de puissance manifeste. Le Farasmane de **Timothy Edlin** est correct sans être inoubliable.

De son côté, le ***Wroclaw Baroque Orchestra*** est fantastique. Saluons notamment le fougueux et inoubliable *konzertmeister* **Evgeny Sviridov.** De même nous remarquons la bassoniste **Kamila Marcinkowska-Prasad** et le hauboïste **Christopher Palameta**. Avec une direction précise, agile et riche en contrastes**, Benjamin Bayl** nous livre une performance sans faute d’une des partitions les plus méconnues de Händel.

Radamisto revient, la scène viennoise le célèbre et lui ouvre les bras. C’est ainsi que des oeuvres de l’esprit deviennent iconiques, espérons que ce retour se poursuivra avec autant de succès pour rendre Händel encore plus légendaire.

CRITIQUE, opéra. VIENNE, Theater an der Wien, le 6 novembre 2026. HAENDEL : Radamisto. M-E. Cencic, F. Lustaud, D. Orellana, K.P. Felsberga, Z. Wilson… Wroclaw Baroque Orchestra, Benjamin Bayl (direction). Crédit photo (c)